

Le monde commenté, pour commencer

Le minimum pour suivre mes chroniques

L'idée tient en une phrase : nous ne vivons plus les choses, nous en parlons. Plus exactement, les réalités qui nous portaient sans que nous ayons à y penser sont devenues des sujets de conversation, et à force de parler d'elles, nous avons cessé de *leur* parler. J'appelle ce monde-là le *monde commenté*.

Tout est parti d'une page. Elle ouvre *La Défaite de Dieu* du théologien italien Sergio Quinzio (1927-1996). Quinzio y rapporte une remarque du philosophe Martin Buber : Hitler a obligé les Juifs à *parler* de Dieu. Or, avec Dieu, il n'y avait que deux attitudes justes : l'écouter, ou le prier, c'est-à-dire lui parler. Parler *de* lui, c'est en faire un sujet de débat, et un Dieu dont on débat n'est déjà plus tout à fait Dieu. Quinzio sait pourtant qu'on ne peut plus se taire, et il conclut par un aveu : « Moi aussi, donc, je parle de Dieu. »

Tout tient à une différence de grammaire. Dire « tu », c'est s'adresser à quelqu'un, présent, qui peut répondre. Dire « il », c'est parler de quelqu'un ou de quelque chose en son absence. Le monde commenté est un monde où l'on dit beaucoup « je », sans cesse « il », et presque plus jamais « tu ».

Un souvenir le fera mieux sentir qu'une définition. Un jour, sur une crête du Vercors, un ami me montra la vallée sous la lumière de fin d'après-midi et s'exclama : « On se croirait dans un Corot ! » Aussitôt, le paysage bascula. Ce qui nous entourait, ce dans quoi nous étions, devint un tableau, une référence, un objet à apprécier. Nous n'étions plus *dedans*, mais *devant*. Ce basculement minuscule, d'un milieu où l'on vit à un objet dont on parle, est le cœur de l'affaire.

Ce que Quinzio disait de Dieu vaut pour bien d'autres réalités. La nature est devenue un « problème environnemental », la vérité une affaire de *fact-checking*, la langue un débat politique, le corps un programme de « bien-être », l'art un marché bardé de discours, la démocratie un spectacle de plateaux, l'amour une « relation » qu'on « gère ». Rien de tout cela n'a disparu. Tout est devenu *problème*.

Le danger n'est pas qu'on en parle, mais ce que ce bavardage fait aux choses : il les rend comparables. Sur un plateau, le scientifique et le complotiste ont le même temps de parole, et le vrai et le faux deviennent deux « points de vue ». Le pétrolier parle d'écologie comme le militant. Rien n'est nié ; tout est mis à plat. C'est ce que j'appelle la *neutralisation* : non pas détruire, mais rendre comparable.

D'où un piège dont personne n'est exempt. Se taire, c'est abandonner la vérité, la nature ou la démocratie à ceux qui les défont. En parler, c'est accepter qu'elles aient besoin d'être défendues, donc qu'elles ne vont plus de soi. Celui qui écrit ces lignes y est pris comme les autres. C'est le sens du « Moi aussi, donc » : je ne critique pas le monde commenté depuis un dehors, j'en fais partie.

On objectera qu'on a toujours commenté. C'est vrai, mais le commentaire a changé d'état. Il était autrefois un *geste*, isolé, après lequel la vie reprenait son cours. Il est devenu, avec la modernité, un *dispositif* : le musée, le traité, la consultation, où l'on entre et d'où l'on sort. Il est aujourd'hui un milieu : dans la poche, la nuit, le dimanche, partout et tout le temps. Du milieu, on ne sort pas, et on ne le voit pas, pas plus qu'on ne voit l'air que l'on respire.

Reste à comprendre pourquoi le commentaire prolifère ainsi. Quinzio parlait de la défaite de Dieu : des promesses non tenues, une Parole qui s'est tue. J'appelle *seconde défaite* celle de notre propre parole. Tant qu'il existait une Parole plus haute que la nôtre, la nôtre savait devant quoi se taire, et cette mesure lui donnait sa retenue. Cette mesure perdue, elle ne sait plus s'arrêter, et elle se multiplie sans rien dire. Le commentaire n'est pas mauvais en soi : le Talmud est un commentaire, et c'est une fidélité. Il devient une maladie quand il n'y a plus rien au centre. Le monde commenté est le nom de cette seconde défaite.

Faut-il désespérer ? Non, et la réponse n'est pas un programme : ce sont des gestes. L'étonnement devant un orage, que la science explique sans le rendre moins étonnant. La parole vraie, qui coûte quelque chose à celui qui la prononce. L'art de faire sans se commenter, que les Italiens appellent *sprezzatura*. La main qui se pose sur une épaule, la voix qui dit : « Je suis là. » Quinzio appelait *disperata speranza*, « espérance désespérée », celle qui tient sans preuve. Le penseur italien Aldo Capitini appelait *aggiunta*, « ajout », le geste gratuit qui apporte au monde ce qu'il ne contenait pas. On ne guérit pas du commentaire en se taisant : on lui ajoute une présence. Et l'on peut redire avec Dostoïevski : « En un jour, en une heure, tout pourrait se construire d'un coup ! »

Deux malentendus, pour finir. Ce n'est pas une nostalgie : le passé n'était pas un paradis, et le fait d'en parler a aussi libéré des vies – celles des femmes, des colonisés, de tous ceux à qui l'on refusait la parole. Ce n'est pas non plus un procès des écrans : on peut lire Proust sur un téléphone, et c'est le rapport aux choses qui compte, non l'objet qu'on tient en main. Quant à cette fiche, elle est bien sûr elle-même un commentaire. Moi aussi, donc.

Pour qui veut aller plus loin, la fiche détaillée, « Le monde commenté et la seconde défaite », reprend chacune de ces notions et ses sources.